

En ce temps-là,
à l'adresse de certains qui étaient convaincus d'être justes
et qui méprisaient les autres,
Jésus dit la parabole que voici :

« Deux hommes montèrent au Temple pour prier.
L'un était pharisien,
et l'autre, publicain (c'est-à-dire un collecteur d'impôts).

Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même :
'Mon Dieu, je te rends grâce
parce que je ne suis pas comme les autres hommes
— ils sont voleurs, injustes, adultères —,
ou encore comme ce publicain.

Je jeûne deux fois par semaine
et je verse le dixième de tout ce que je gagne.'

Le publicain, lui, se tenait à distance
et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ;
mais il se frappait la poitrine, en disant :
'Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !'

Je vous le déclare :
quand ce dernier redescendit dans sa maison,
c'est lui qui était devenu un homme juste,
plutôt que l'autre.
Qui s'élève sera abaissé ;
qui s'abaisse sera élevé. »

« Je te rends grâce, Seigneur mon Dieu, moi, je ne suis pas comme les autres hommes ».

Grâce à Dieu, nous ne sommes pas comme cela, n'est-ce pas ? Aussi pensons-nous que la parabole de ce dimanche n'est finalement pas trop pour nous. Jésus le dit d'ailleurs clairement. Je cite l'Évangile :

« Jésus dit une parabole pour certains hommes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres » .

Eh bien, nous n'appartenons pas à cette catégorie... Nous ne sommes pas convaincus d'être justes et nous ne nous permettrions pas de mépriser qui que ce soit. Jamais ! Par contre, nous en connaissons peut-être certains qui devraient se sentir visés. Nous pourrions en faire une petite liste que nous mettrions à la disposition du Seigneur s'il en avait besoin... Mais il est vrai qu'il connaît tout de toute manière.

Revenons sur le petit récit qui nous est proposé ce dimanche. Dans un panel représentatif des croyants qui montent au temple, Jésus présente deux types de pèlerins aux antipodes l'un de l'autre : l'un est pharisien, l'autre publicain.

Le pharisien, c'est religieusement parlant « la perfection au masculin ». Il appartient à un groupe dont le nom en hébreu signifie « séparé ». Il s'est séparé de ce monde de péché qui l'environne. Il a conscience d'être très vertueux. Dans certains cas, la vertu, c'est un peu comme la pratique de la musculation. Cela ne sert pas à grand-chose si on n'a pas le plaisir d'en montrer les effets, d'avoir un maillot moulant qui souligne les formes. Le pharisien, cela se voit, est vertueux. Pas question de se présenter dans le sanctuaire en jean troué. Il respire le respect, même s'il s'essouffle vite comme on le verra. Notre pharisien se lance donc dans une petite évocation de ses mérites. Il en fait la liste. Il tient à jour sa feuille de route sur lequel il coche toutes ses pratiques et on peut voir qu'il est parfaitement à jour. Un *modèle* que Dieu ne pourra s'empêcher

d'apprécier à sa juste mesure. Et il prend tout de même la peine de remercier Dieu. Ce faisant, il est délicieusement odieux. Car, comme le dit le proverbe : « *trop plein de soi-même, on fait le vide autour de soi* ».

Le publicain, lui, est objectivement l'un de ces détestables collaborateurs de la puissance occupante romaine. Il fait partie des fournisseurs officiels de l'armée ennemie et est chargé de collecter les impôts dont il a payé d'avance la somme à l'occupant. Il est donc habilité à se rembourser come il veut et on peut imaginer que sa marge bénéficiaire n'a rien à voir avec le montant des retraites de la sécurité sociale. Aujourd'hui, il figurerait sur la liste noire de la commission pour la transparence des affaires et risquerait bien d'avoir bientôt son nom dans les journaux à la page « chroniques judiciaires ». Nous voici donc en présence de l'un de ces spéculateurs qui savent si bien flairer les situations juteuses. Individu peu présentable, peu fréquentable, peu religieux, peut rester chez lui... n'a rien à faire dans le lieu saint.

Voilà pour l'apparence de l'un et de l'autre. Du reste leur positionnement réciproque dans le sanctuaire semble parfaitement légitime. L'un devant, dans l'attitude religieuse adéquate, regrettant simplement que n'importe quelle racaille vienne maintenant polluer les lieux saints, l'autre « à distance », n'osant même pas lever les yeux vers le ciel, lui qui est tellement englué dans les affaires louches de la terre.

A ce concours de vertu, à qui donneriez-vous le prix ? Au premier selon toute logique. Mais voilà que le Seigneur Jésus le Christ a une fâcheuse tendance à ne suivre ni la logique des hommes ni l'évidence facile des apparences. Voilà qu'il nous montre un publicain, conscient de ses péchés et bouleversant de sincérité. Et un pharisien bardé de ses principes vertueux et insupportable de suffisance.

Heureusement, comme cela fait vingt siècles que ces paroles ont été prononcées, les pharisiens ont disparu depuis bien longtemps. Encore une fois, l'histoire ne nous concerne donc pas le moins du monde. Mais peut-être bien qu'un petit soupçon pourrait tout de même ne pas nous laisser tout à fait tranquilles...

Est-ce qu'il ne nous arrive pas parfois tout de même, surtout dans le domaine du religieux, de nous attacher à des petites choses qui ne sont finalement pas si essentielles que cela et qui nous empêchent d'aller vers des attitudes plus profondément vraies. Est-ce qu'il ne nous arrive pas parfois de nous prendre en flagrant délit de réduire notre fidélité à des

petits détails qui ne sont peut-être pas si importants que cela ? C'est Albert Einstein qui disait : « Il n'existe que deux choses infinies : l'univers et la bêtise humaine... mais pour l'univers je n'ai pas de certitude absolue ».

Mais nous pourrions voir aussi pourquoi l'attitude du publicain nous est donnée en modèle. Pourquoi est-il « justifié », lui, comme le dit l'Évangile ? Parce qu'il croit en la miséricorde de Dieu, parce qu'il ose croire, malgré toutes ses turpitudes et ses défauts, à un regard de tendresse de Dieu qui peut se poser sur lui. Sans conditions. Parce qu'il a compris qu'il pouvait, dans sa vie chargée de compromissions et de pollution des affaires, être aimé et aimer quand même.

Reconnaître ses fautes, le faire en vérité.

Sujet de sa majesté la reine d'Angleterre et soldat dans l'armée royale, John, à l'occasion d'une permission, avait déserté. Faire son devoir lui était insupportable et lui faisait trop peur. Il avait réussi à s'enfuir à l'étranger et à reprendre une autre vie sous un faux nom. Mais, des années plus tard, il avait le mal du pays, incapable qu'il était de retourner chez les siens et il aurait tellement aimé embrasser ses vieux parents avant qu'il ne soit trop tard.

Un jour, il apprit qu'une proclamation de la reine accordait l'amnistie à tous les déserteurs qui signalaient leur cas. Il se décida de se présenter au bureau de l'attaché militaire de l'ambassade d'Angleterre du pays où il résidait pour tenter sa chance d'obtenir son amnistie. Mais il était un peu embarrassé tout de même, alors il se lança dans une explication embrouillée.

« En fait, je n'avais nullement l'intention de désertier et de trahir mon devoir de soldat, bien au contraire. Mais j'ai été la malheureuse victime d'un fâcheux concours de circonstances. Je m'explique : je m'étais attardé, c'est vrai, à prolonger de quelques heures, oui, de quelques heures seulement, ma permission mais quand j'ai voulu regagner mon unité, tout mon régiment avait été envoyé ailleurs. On m'a mal renseigné et j'ai perdu plusieurs jours à le rechercher en vain. J'ai eu peur de la police militaire et au lieu de me présenter à eux, bêtement, je me suis caché. Mon absence étant devenue trop longue, je risquais d'être terriblement puni, voire fusillé pour désertion, et je me suis finalement enfui à l'étranger ».

L'officier qui le recevait lui fit remarquer :

« Vous êtes en train de m'expliquer que vous n'êtes pas du tout un déserteur en réalité, c'est cela ? Vous me dites que vous êtes en somme une sorte de victime de circonstances malheureuses, que vous n'avez pas choisi de désertir et que vous n'y êtes finalement pour rien. C'est ennuyeux parce que l'amnistie royale ne concerne que les déserteurs, et vous n'êtes manifestement pas dans ce cas ».

John dut avouer son mensonge, reconnaître qu'il était vraiment déserteur. Et il obtint ainsi son pardon.

Le publicain savait faire cela. Reconnaître son péché et se savoir aimé et pardonné.